

DJABRIL BOUKHENAÏSSI, ÉLOGE DE LA DISPARITION
Patrick Scemama / La République de l'art / Mars 2024



Djabril Boukhenaiïssi, éloge de la disparition

LE 20 MARS 2024

Encore peu connu il y a seulement quelques mois, le jeune peintre Djabril Boukhenaiïssi, né en 1993, a fait une percée remarquée sur la scène artistique française : repéré chez Private Choice de Nadia Candet au moment de Paris+ et lors d'une exposition collective à la galerie Peter Kilchmann en septembre, il a été lauréat du premier Prix Art et Environnement décerné par la Fondation Lee Ufan et la maison Guerlain, qui lui a donné une résidence et lui permettra d'exposer à Arles cet été sur le thème de la nuit. En attendant, il montre ses mystérieux et évanescents tableaux à la galerie Sator, qui le représente désormais.

Depuis l'enfance, Djabril Boukhenaiïssi a toujours su qu'il voulait peindre et dessiner. C'est la raison pour laquelle, aussitôt après le Bac, il a naturellement intégré les Beaux-Arts de Paris, dans l'atelier de Djamel Tatah. Mais si l'enseignement lui convient, l'environnement ne lui permet pas de s'épanouir pleinement : « Aux Beaux-Arts, je ne trouvais pas d'interlocuteurs, explique-t-il, et je n'avais pas beaucoup d'affinités avec les autres étudiants que je considérais comme des petits bourgeois qui pensaient surtout à eux et étaient peu sensibles aux problématiques sociales. Aussi ais-je complété mes études artistiques avec de la philo. Initialement, je voulais m'inscrire en biologie, car malgré mon goût pour la peinture, j'ai fait des études scientifiques et je pensais pouvoir trouver dans ce milieu le dialogue auquel j'aspirais. Mais pour des raisons d'équivalence, il m'a été plus simple de faire de la philo, qui me passionnait tout autant. Aussi me suis-je inscrit à Paris VIII, une université accès sur le marxisme, dont je me sentais proche. Mais mon cursus a été rapidement interrompu par la Covid ».

En deuxième année des Beaux-Arts, toutefois, il découvre une technique qui va prendre chez lui autant d'importance que le dessin ou la peinture : la gravure. C'est à l'occasion de l'exposition *Fantastique ! L'estampe visionnaire* qui se tient au Petit Palais qu'il a cette révélation. « J'ai été fasciné par toutes les possibilités qu'offrait la gravure, dit-il. Mais je n'ai pas cherché à la mêler à la peinture. Au contraire, ce qui m'intéressait était la spécificité de chaque médium. On a souvent utilisé la gravure pour des raisons commerciales, pour reproduire en plusieurs exemplaires une œuvre qui existait déjà. Or, pour moi, la gravure a une grammaire différente de la peinture, elle est souvent liée à la littérature et c'est la raison pour laquelle les premières gravures que j'ai faites ont un lien très fort avec la poésie romantique allemande que j'apprécie beaucoup. »



La littérature a d'ailleurs une place importante dans le travail de Djabril Boukhenaiissi. Comme la musique, qu'il écoute beaucoup, ou les autres arts : « C'est Jean-François Chevrier, aux Beaux-Arts, qui m'a fait comprendre cela. C'était un prof formidable et il nous apprenait à ne pas cloisonner les arts, à voir comment tel auteur ou tel compositeur traite un lien en littérature ou en musique et à voir quel équivalent on peut trouver en peinture. D'ailleurs, sous sa direction, j'ai rédigé un mémoire autour d'*A Rebours* de Huysmans. Dans le premier manuscrit, il y a une phrase étonnante où le protagoniste substitue Degas par Moreau dans sa collection et je voulais comprendre pourquoi il n'était pas possible pour lui d'avoir un Degas à ce moment de son existence. C'était comme une enquête policière, mais sans doute étais-je influencé par le fait que je n'aimais pas Degas. »

Dans sa peinture, le thème principal est la disparition, un terme avec lequel les gens de sa génération ont l'habitude de vivre. Les questions politiques viendront sans doute plus tard, lorsqu'il aura acquis suffisamment de maturité pour trouver le juste mode de représentation. Les images sont comme entre-deux : entre la réminiscence et l'oubli, le resurgissement et la perte, le sommeil et l'éveil. « Ce sont des souvenirs qui me reviennent et dont j'essaie de fixer les contours, dit-il, en sachant qu'ils n'ont plus de réalité et qu'ils risquent de s'évanouir définitivement. Pour cela, j'utilise une peinture très diluée, presque laiteuse, qui évoque cette disparition. Et j'y ajoute du pastel, un matériau que je trouvais plutôt kitch avant de comprendre qu'on pouvait l'utiliser autrement. En effet, je me suis rendu compte que sur la peinture à l'huile, en l'utilisant sur la tranche et non sur la pointe, cela donnait une profondeur à la toile, comme un glacis, mais poreux. Ce qui m'apportait beaucoup, car ma palette est assez restreinte, je suis assez timide avec les couleurs, plus à l'aise avec la composition. J'utilise beaucoup d'ocre et de jaune, ce qui vient sans doute du fait que pendant mes études, j'ai fait beaucoup de copies de maîtres anciens ».



Mais tout cela est en train de changer, car pour l'exposition qu'il prépare pour la Fondation Lee Ufan d'Arles, cet été, sa palette s'élargit. « L'exposition a pour thème la disparition de la nuit, explique-t-il. Elle vient du fait qu'aujourd'hui, il y a un tiers de l'humanité qui ne voit pas la nuit, en partie à cause de la pollution. Bien sûr, à la campagne, comme dans le Perche, là où je vis, on peut encore voir la nuit. Mais dans les villes ou dans de nombreux autres endroits, cela n'est plus possible et l'éclairage nocturne n'est pas innocent : soit il incite à la surconsommation, soit il permet la surveillance. Et ne plus voir la nuit, ne plus pouvoir s'allonger sur l'herbe pour contempler les étoiles, par exemple, c'est perdre la notion de l'humilité, ne pas savoir ce qui est infiniment grand et infiniment petit, oublier l'humain. D'où ma volonté de travailler sur ce thème et pour le faire, j'ai choisi le violet qui sera au centre de toute cette nouvelle série de tableaux et qui symbolisera la nuit ».



Pour l'heure, l'exposition qu'il présente à la galerie Sator s'intitule *Phalène*. Elle a pour source un week-end que l'artiste a passé avec quelques amis chez lui, à la campagne, et au cours duquel ils voulaient évoquer la question de la disparition à partir des *Vagues*, le roman de Virginia Woolf. Un soir, une phalène d'une taille inhabituelle a tapé sur une vitre et le lendemain, un de ses amis lui a dit que le roman aurait pu s'appeler « Phalène », car il était très imprégné par une scène que la sœur de Virginia Woolf, Vanessa Bell, lui avait rapporté dans une lettre et au cours de laquelle un même évènement se serait produit. J'ai donc décidé de construire toute l'exposition autour de cette anecdote et avec Vincent Sator, on a décidé de faire un accrochage qui raconte un peu cette histoire ». On y voit donc une très grande phalène qui tape dans une porte, une jeune femme allongée dans une chaise longue, sa fille de sept ans qui tient la phalène entre ses mains, des phalènes aux motifs différents. On y voit, ou plutôt on y devine, car les toiles de Djabril Bekhenaïssi ne donnent jamais d'informations précises. Elles suggèrent un temps qui est, ou qui aurait pu être, et qui est comme le souvenir, une bulle qui gonfle avant d'éclater.

-Djabril Boukhenaïssi, *Phalène*, jusqu'au 20 avril à la Galerie Sator, **Komunuma** 43 rue de la Commune de Paris 93230 Romainville (www.galeriesator.com)

Images : Djabril Boukhenaïssi, *Camille*, 2024, huile et pastel sur toile, 114 x 146 cm, *La Porte*, 2024, huile et pastel sur toile, 195 x 130 cm ; *La Phalène*, 2024, huile et pastel sur toile, 46 x 38 cm ; *Étude de Phalène II*, 2024, huile et pastel sur toile, 22 x 27 cm © Amélie Blanc Courtesy Djabril Boukhenaïssi & galerie Sator